

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 19

MONTRÉAL : 4 AVRIL 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

UNE FORTE LEÇON "Mens stulta in corpore salaud"

La lacune qu'il faudra combler dans le programme des études

Un camarade résume dans une autre partie de ce journal la très intéressante conférence que M. Edouard Montpetit est venu donner lundi, à l'Université Laval. C'était sous les auspices du Cercle Laval, que certains groupes d'Étudiants s'efforcent de décrier, probablement parce qu'on y travaille, et, en attendant, le seul cercle d'études qui fonctionne régulièrement chez nous.

Les membres du cercle, et les camarades qui se sont rendus à l'invitation publiée ici même, n'ont pas dû regretter leur soirée.

x x x

Nous n'aurons pas l'impertinence de féliciter M. Montpetit. Nous voulons seulement relever les remarques très judicieuses qu'il fit comme conclusion de sa causerie,

"Une science manque dans nos programmes d'études, c'est l'économie politique. On ne semble pas, dans notre chère province de Québec, en comprendre toute l'importance.

Nos collègues y sont peut-être pour quelque chose".

Le conférencier se défend de vouloir déprécier en quoi que ce soit, nos maisons d'étude; il y a passé le plus beau temps de sa vie, et il en a conservé le meilleur souvenir. Cependant il tient à dire que nos collègues n'ont pas fait toute leur part, dans l'oeuvre de l'enseignement économique. Les élèves devraient, dans les hautes classes surtout, être renseignés sur les questions qui intéressent si vivement leur pays; ils devraient connaître le rouage administratif de leur patrie, avant de venir à l'Université; savoir ce que c'est que le Sénat et la Chambre des Communes; avoir de justes notions sur le gouvernement britannique dont nous dépendons, Chambre des Lords, Chambre des Communes. Il en est qui ne savent même pas le nom de la famille régnante. En un mot, ce qu'il faudrait, ce serait de familiariser les jeunes esprits avec ces détails très intéressants de la vie politique, et surtout, leur inculquer le sens de la personnalité politique.

"Messieurs, dit M. Montpetit, aujourd'hui vous êtes étudiants, demain, plusieurs d'entre vous, seront députés. Vous siégerez dans nos parlements. Si vous voulez y faire bonne figure, être utiles à votre pays, étudiez les sciences économiques. Prenez exemple sur ceux qui ont joué un rôle dans la politique du pays.

Prenez Sir Wilfrid Laurier, qui a toujours cherché à faire entrer le Canada dans la politique extérieure du monde, afin d'étendre l'influence de notre jeune peuple; prenez M. Henri Bourassa, publiciste, tellement bien renseigné sur la politique étrangère qu'il peut écrire un article sur tout sujet de diplomatie italienne, allemande, belge ou française ou anglaise.

Voyez M. MacKenzie King, ancien ministre du travail et qui collabora à la loi fameuse d'arbitrage.

Regardez le docteur Clark, député, qui fait aujourd'hui si belle figure au milieu de toutes les chinoïseries de la procédure parlementaire; tous ces hommes possèdent à fond la science économique. C'est ce qui fait leur force".

x x x

En entendant la conférencier, il nous semblait que c'étaient nos propres regrets qui s'exprimaient et nos propres désirs qui se précisaient.

Notre chère province envoie tant à Ottawa qu'à Québec 195 représentants qui siègent dans les différentes chambres. De ce nombre, si l'on se base sur les rapports des dernières élections de 1911 et 1912, plus de 110 ont suivi un cours universitaire quelconque. Et là-dessus l'Université Laval peut

en réclamer plus de 76 qui sont de ses anciens élèves. La moyenne est assez respectable pour qu'on doive s'en préoccuper.

C'est parmi les étudiants d'aujourd'hui que se recrutera la grosse part des députés de demain.

Combien paraissent s'en douter?

Paul l'HERMITE.

NATIONAL

AS-TU VU LA REVUE?

Revue de MM. A. Robi et P. Christe

Je partage l'avis d'un certain critique—professant à l'égard des humains et de leurs oeuvres fugaces une philosophie amère et douce—qui trouve qu'une Revue est toujours amusante.

D'abord, c'est, pour le spectateur, un divertissement facile et peu fatigant. "On n'est pas obligé d'écouter et l'on est toujours sûr de comprendre".

Ensuite une Revue nous fournit une occasion excellente de récapituler notre année et de revoir par un rapide coup d'oeil rétrospectif les événements cocasses qui ont égayé ces derniers mois.

Puis, parmi les gaudrioles de ce spectacle facétieux, il nous fait plaisir de voir la satire dauber des personnages connus; car nous avons tous dans l'âme quelque chose d'un Gavarni gouailleur et narquois qui se plaît à faire la nique à son prochain, fût-il premier-ministre ou simple sergent de ville.

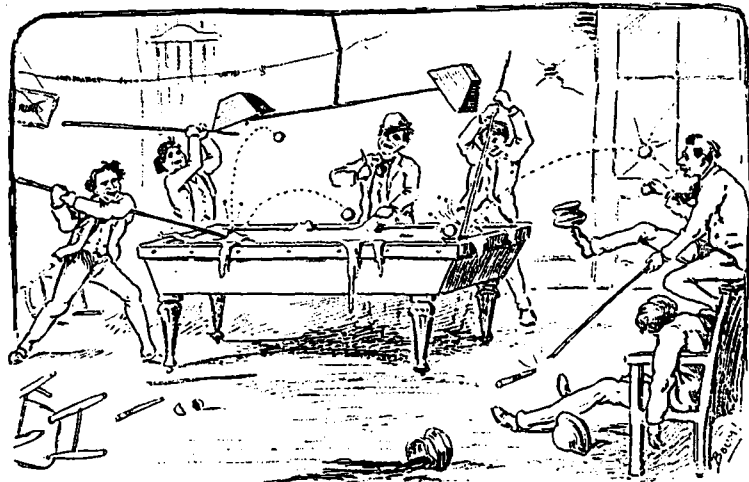
Enfin une Revue doit toujours compter, avec un nombre honnête de grivoiseries et de coq-à-l'âne, des couplets sérieux, patriotiques ou moralisateurs. Avec cela, on lui accorde le droit d'être décousue et de ne présenter aucun lien logique qui rattache les unes aux autres les diverses scènes qui se suivent à la file indienne. L'incohérence y est admise et l'invasivance y a ses coupées franches. Tout y est permis excepté la p'atitute et l'ennui. On y tolère jusqu'à certaines vulgarités irrésistibles qui choquent les esprits un peu délicats.

Une Revue c'est comme un train de plaisir qui vous emporterait à reculons sur une route déjà parcourue, stoppant à différents endroits pour permettre aux voyageurs de batifoler un brin et qui reprendrait aussitôt sa joyeuse marche à rebours.

Cette excursion à travers les brousses du passé que nous propose cette semaine le National, ne manque pas d'agrément.

Les bons mots et les calembours germent à chaque pas. Les couplets malicieux ou comiques sautillent allégrement. Quelques petits conseils gentiment distribués aux Canadiens—spécialement celui de conserver à la vil'e sa couleur locale qui est en train de s'effacer et de disparaître dans la fumée noire des usines—sont bien venus. La caricature de Mtre Désaulé est inoffensive et plaisante; les lamentations du Monsieur qui voudrait bien trouver un coin où installer son chalet de nécessité sont quelque peu rabelaisiennes; la Kinématoscopomanie est une trouvaille; les doléances du conducteur de chars et l'aventure de la Dame qui recherche le petit jeune homme qui l'a si ardemment embrassée dans une bousculade, sous le toit protecteur du tramway mettent en joie; les appréhensions de la montagne sont joliment égrillardes et l'odyssée de Miller, le prisonnier "qui ne peut pas dire" est d'une assez bonne gaieté caustique.

Toutefois, si l'on rencontre dans cette Revue divers mérites appréciables, on ne peut



Tous les jeux sont permis excepté le billard : rame, base-ball, dissection, pêche au dard, jonglerie, sleeping et "craching".

(Reproduction interdite).

pas dire qu'elle pêche par un excès d'originalité. Ces interminables engueulades de poissardes et ces interpellations d'acteurs perdus parmi les spectateurs ne sont pas précisément d'une nouveauté toute fraîche. Toutes les pièces du même genre nous ont donné, jusqu'à ce jour, l'opportunité de voir de près le maquillage, et les oripeaux de Corinne et de Zoé ou le plastron empesé du compère. De même cette parodie burlesque du trio de Faust a entraîné un peu partout.

Je ne hasarde aucun reproche, je constate. Certaines longueurs ralentissent le mouvement et l'entrain du dialogue. Le prologue récité—finement, je l'avoue—par M. Scheler est de trop. Toute la scène qui suit gagnerait considérablement à être raccourcie.

J'aimerais également que l'on supprimât certaines trivialités grossières comme ce couplet de Hannotaux dans lequel il raconte sa nuit passée à dégueuler, à quatre pattes, la tête enfoncée dans l'orifice du crachoir et je voudrais que l'on fit sauter du même coup cette romance braillarde de la Mortalité Infantile qui prend, dans la bouche de Mme De Luys une allure tout à fait folichonne.

Je me demande encore pourquoi les auteurs ont introduit dans une revue canadienne cette baudruche de Fallières et pourquoi ils nous ont transportés à l'Elysée au lieu de nous inviter à les suivre à la Chambre des Communes, pendant une séance de nuit. Il me semble que l'on aurait pu tirer de ce tableau des effets hilarants d'une saveur autrement piquante si l'on avait remplacé le bedon de Fallières par celui de notre D. A. national et si l'on nous avait fait voir nos ministres dans l'exercice de leurs fonctions dans les Chambres même du Parlement.

Il appert que MM. Robi et Christe n'ont pas su trier les événements qui auraient pu servir à l'élaboration d'une revue essentiellement canadienne et qu'ils ont voulu en faire quelque chose d'international. Je ne m'y opposerais pas si ce n'était au détriment de l'intérêt même que doit éveiller ce spectacle chez nos compatriotes.

On pourrait, je crois, remplacer des strophes un peu nombreuses sur le "gin" par des fantaisies sur la Bibliothèque Municipale ou autre chose.

On devrait également modifier les ridicules déhanchements et les contorsions disgracieuses des figurantes chez lesquelles l'amateur des courbes prononcées chercherait vainement des ressouvenirs de la statuaria grecque et de ses ondoyantes curvillignes.

Enfin on a un peu trop chatoüillé le ventre de la guitare patriotique. A force de trop grater la même note, on a fini par la fausser. C'est un instrument qu'on doit toucher avec délicatesse et les auteurs l'ont fait avec trop de rondeur. Les mots de bienvenue que dégoise la commère à la délégation fran-

çaise sont lourds et plats. Ils fleurissent à peine le discours du collégien en train de piocher ses humanités. On peut très facilement attrimer ces expressions que l'on sent placées là uniquement pour flatter le gros esprit encoûté de chauvinisme d'un public sans instruction.

Quant à la scène des Blés Canadiens—d'une facture soignée—je me permettrai de demander aux auteurs, MM. Robi et Christe de substituer à Laurier un cheminéau poétique et grandiloquent, un type à la Richépin, qui dirait à peu près les mêmes choses. Cela ferait un joli tableau agreste qui n'en demeurerait pas moins un hors-d'oeuvre colossal.

Quant à moi, je n'ai jamais pu me représenter, ce tribun magnifique à la chevelure blanche et au profil énergique, apostrophant avec des gestes de ténor lyrique les vagues d'or des épis jaunissants.

La "Grotte de glace" qui termine le 3 est un décor parfaitement inutile.

Voilà mes impressions telles que je les ai notées, au cours de la représentation. Je les transcris ici, sans méchanceté, croyant qu'il est plus honorable pour des auteurs de recevoir de leur oeuvre une appréciation sincère, plutôt qu'une louange excessive et par le fait même grotesque.

J'avouerai que j'ai entendu cette Revue avec assez de plaisir et que si j'ai parfois bâillé, j'ai plus souvent ri.

G. DELOBELLE.

SILHOUETTES

La veuve, c'est un fort beau cheval sans [bride,

Un livre à relier, les restes d'un festin,
C'est un anneau brisé, c'est une cage vide
Qui porte un écriteau : l'on demande serin.

La vieille fille n'est qu'un accent circonflexe
Un essieu mal graissé, sans sexe, un être [à part;

C'est un vieux souvenir que le moindre [mot vexé.

Qui vit de chien, de chat; la voit-on, vite [on part.

Enfin le vieux garçon, dans le monde où [nous sommes,

Imite le coucou, mange dans chaque nid
Fait la cour à la femme, et chante l'heure [aux hommes.

Il est partout, dans tout, mais en catimini.

Félix SAUZEL.

(Poèmes et chansons).

"LES ORIGINES DE LA QUESTION SOCIALE"

CONFERENCE DE M. EDOUARD MONTPETIT

M. Edouard Montpetit a donné, lundi dernier, au cercle Laval, une très intéressante conférence sur "Les Origines de la Question Sociale".

Présenté en quelques mots par le président, M. Beaupré, le conférencier se défend de venir en professeur; il veut être considéré comme un ami, un ancien élève de Laval.

Après ce bref début, M. Montpetit entre aussitôt dans le vif de son sujet. Il pose d'abord la question suivante: Qui conduit le monde? Sont-ce les faits comme le prétendent Karl Marx et les matérialistes ou sont-ce les idées suivant la doctrine d'Hégel et des idéalistes?

M. Montpetit sans donner raison aux uns ou aux autres, prendra la doctrine du juste milieu et fait sortir la question sociale tant des faits que des idées.

LES FAITS

Les principaux faits qui ont déterminé la question sociale peuvent se ramener aux deux suivants:—

1o.—Le développement du machinisme et de l'industrie.

2o.—L'avènement de la démocratie.

Voici brièvement l'histoire du machinisme. Au moyen-âge, il n'y a pas d'ouvriers, il n'y a que des artisans réunis dans des corporations qui leur font perdre leur personnalité. Le grand commerce se fait surtout sur mer.

Au XVIIIe siècle, il se produit un changement radical. James Watt, reprenant les expériences de Papin, donne à la machine à vapeur une application pratique. Elle devient, dès lors, le facteur presque unique du développement du commerce, elle pénètre peu-à-peu dans toutes les branches de l'industrie et va devenir bientôt le seul moyen de transport.

De 1800 à 1848, nous assistons aux premiers efforts de transports terrestres par la vapeur. Stephenson construit sa première locomotive marchant sur des rails de bois. La machine à vapeur fait aussi son entrée à l'usine. De 1848 à 1870, les chemins de fer commencent à se développer. Ce ne sont d'abord que des tronçons de lignes épars disséminés ça et là dans les différents pays. Une seule de ces lignes traverse le continent américain. On remarque aussi durant cette période les progrès sensibles des petits pays: la Belgique, la Suisse qui grandissent à côté de la France.

De 1870 à nos jours, le machinisme parvient à son apogée. "On le trouve partout" a dit M. Leroy-Beaulieu, dans les infiniment grands et les infiniment petits". Le machinisme issu de la science descend à l'usine et devient le facteur premier de l'expansion industrielle.

Après 1870 l'industrie se multiplie dans l'Allemagne, qui vient de se faire payer par la France cinq milliards en guise d'indemnité de guerre. C'était chose un peu neuve pour ce grand pays, aussi eut-il à subir les crises de 1873 et de 1874, après lesquelles il se ressaisit et devient une des premières nations industrielles et commerçantes.

L'Angleterre reste toujours le grand banquier, le grand industriel. Son industrie textile se développe. A côté de ces deux grandes puissances, nous voyons se lever ce qu'on a appelé les pays neufs. La République Argentine, le Canada prennent leur rang parmi les nations qui comptent dans la vie du monde économique, dont M. Hanotaux a si bien défini le mécanisme: "Les pulsations de la Bourse marquent les battements du cœur du monde économique".

LES FACTEURS DU MONDE ECONOMIQUE

Les facteurs de ce monde économique sont les suivants: la nature, le capital et le travail.

La nature fournit la matière première et prête à l'homme pour les faire fructifier les richesses inépuisables de son sol.

Le capital est ainsi défini par M. Leroy-Beaulieu: "Un moyen de production, une mise de côté en vue d'un résultat futur"; c'est le bâton du premier homme qui lui sert de défense contre les bêtes fauves.

Un économiste canadien, malheureusement trop méconnu, M. Errol Bouchette a refusé de se rallier à cette définition du ca-

pital. Voici celle qu'il en a donnée dans son ouvrage intitulé: "L'indépendance économique du Canada français". Elle est empruntée à Radbertus, économiste suédois: "Le capital est l'ensemble des richesses exploitables d'un peuple".

Le travail est le troisième facteur économique. Il est aussi celui qui a engendré le plus de polémiques. L'antiquité l'a décrié, elle le trouvait dégradant, inutile et le laissait aux esclaves. Elle lui reprochait même d'être un obstacle à l'amitié, parce que l'homme qui travaillait n'avait pas de loisirs à consacrer à ses amis. Tous les sages de l'antiquité ont professé cette doctrine; Xénophon, Platon et même Cicéron y ont plus ou moins adhéré.

Du paganisme ces idées passèrent chez les peuples du Moyen-Age et on les retrouve même au XVIIe siècle. Durant tout l'ancien régime, les nobles ont affecté pour le travail un superbe dédain. Faisons exception toutefois pour les seigneurs canadiens à qui Colbert accorda dès le début de la colonie le droit de se livrer au commerce. Ils n'avaient pas attendu cette permission, et avant même de l'avoir obtenue, ils avaient travaillé, assistés de leurs épouses—ces femmes généreuses que M. Bourassa a si bien vengées l'autre soir des furies d'une suffragette que les crises d'hystérie de ses sœurs d'outre-mer semblent empêcher de dormir.

Ce fut La Fontaine qui se fit le premier apologiste du travail. Dans sa fable du "Laboureur et ses enfants", il proclame même que c'est un "trésor".

"Travaillez, prenez de la peine. C'est le fonds qui manque le moins".

M. Edmond Harancourt lui a plaisamment reproché, à cause de ces deux vers, d'être un anarchiste.

Enfin au XIXe siècle, la réhabilitation du travail est complète. Les travailleurs de la terre et de l'usine deviennent le quatrième état. On leur accorde le droit de se syndiquer. C'est le triomphe de la démocratie! Et ceci nous amène dans le domaine des idées.

LES IDEES

On peut ramener toutes les idées du XIXe siècle à deux grands courants philosophiques: l'individualisme et l'associationnalisme ou étatismisme. Le premier de ces courants réclame la liberté parfaite de l'individu, le second veut l'étouffer dans l'état.

L'individualisme tire son origine du libéralisme.

Il y a trois sortes de libéralisme.

1o.—Le libéralisme religieux qui remonte à la Réforme.

2o.—Le libéralisme philosophique, qui a pris naissance au XVIIe siècle.

3o.—Le libéralisme économique, que nous allons étudier.

Les premiers libéraux furent, en France, les Physiocrates et en Angleterre, le fameux Adam Smith. Ils prêchaient l'exécrable doctrine du moi, et enseignaient que l'homme ne doit travailler que pour son propre intérêt.

Adam Smith prêcha dans le désert. Ses idées passèrent cependant en 1826 dans la législation anglaise. Elles trouvèrent en France, dans Jean-Baptiste Say, tête dure qui ne s'inclinait pas toujours devant les volontés de l'Empereur, un fervent disciple.

De nos jours, Bastiat, Rossi, Guyot, de Molinari et Paul Leroy-Beaulieu ont professé cette doctrine avec quelques adoucissements.

C'est donc de cette théorie de la liberté et de la bonté naturelle de l'homme qui fut—on le sait—le grand cheval de bataille de J. J. Rousseau et de Diderot, que naquit l'individualisme.

Malthus, pasteur protestant, en fut le premier théoricien. Dans son "Essai sur la Population", il posa comme principe que les subsistances croissent en progression arithmétique et les hommes en progression géométrique.

Cet ouvrage tomba entre les mains de Darwin et lui donna peut-être l'idée de sien sur "L'Origine des Espèces".

Plus tard, Herbert Spencer se fait le coryphée de l'individualisme et prêche la survivance du plus fort. Il pense même sans le dire trop haut que les hôpitaux sont inutiles.

Nietzsche à sa suite énonce dans "La Morale des Forts" la doctrine du surhomme.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

Tél. Est 798.

Ouvert le soir.

F. M. CURRAN
CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est, coin Berri.
Spécialité: Marque Mansfield.

Dans le même temps, le prince Kropotkin, en Russie, enseigne l'anarchie, d'où sortira plus tard la théorie monstrueuse du nihilisme.

De la philosophie ces idées passent dans la littérature. Le romantisme en est tout imprégné. Georges Sand réclame l'émancipation de son sexe, Ellen Key écrit "Individualisme"; mais Henry Bordeaux et Maurice Barrès tentent de nos jours une heureuse réaction; le premier se fait le romancier de la famille et le second retrouve les inspirations de la tradition dont il s'était longtemps éloigné.

A côté de cette philosophie de liberté par trop absolue, on trouve celle de l'ordre. C'est la philosophie étatiste. Ses plus grands maîtres sont de Bonald, de Maistre, Lacordaire, Montalembert, Lamennais et Sismondi, qui prépare la réaction socialiste et sert de transition entre les deux doctrines.

En 1830 paraissent les premiers socialistes. Ils ne forment d'abord qu'une troupe grotesque et bariolée, de rêveurs et d'utopistes. Babeuf, leur prédécesseur avait écrit la "Doctrine des Egaux". Fourier et Proudhon tentent sans succès de la réaliser. Enfin en 1848, Karl Marx, juif de Cologne, après de nombreuses équipées, qui lui ferment l'accès de presque tous les pays d'Europe, prétend donner au socialisme une allure scientifique. Il échoue grâce à la réaction de Bernstein en Allemagne.

C'est à l'ors que se fonde l'école catholique. Ozanam et Veillot sont ses premiers maîtres. Keller, Albert de Mun, Georges Goyau et Etienne Lamy en France, le P. Liberatore en Italie, Ketteler en Allemagne, Max Turmann en Suisse continuent leur oeuvre. Léon XIII leur trace un programme dans l'Encyclique "Rerum novarum" et M. Georges Goyau en écrit l'histoire dans son ouvrage "Autour du catholicisme social". L'école catholique prêche l'intervention de l'Etat et surtout le droit d'associations. Les deux évêques de Montréal et de Québec en ont appliqué les principes dans le règlement de deux récentes grèves.

De même que l'individualisme a donné naissance à toute une littérature, l'étatisme a eu lui aussi la sienne.

C'est d'abord Eugène Sue, qui crée le roman social. Il écrit les "Mystères de Paris" où il prétend donner la solution de tous les problèmes sociaux du jour.

C'est ensuite Victor Hugo, avec les "Misérables" et enfin l'école naturaliste, qui cherche ce qu'il y a de plus laid dans les maux sociaux; les frères Rosny, Donnay (La Clairière), Léopold Kampf (Le Grand Soir, apologie de l'anarchie) de Vogüé (Le Maître de la Mer) Paul Adam (Le Trust) et René Bazin avec "Le Blé qui lève" où il pose et résout en chrétien la question sociale.

Tous ces ouvrages exposent à leur manière la lutte entre le capital et le travail, lutte qui n'est pas près de finir tant que les hommes ne sauront pas trouver dans les principes moraux de l'Evangile le remède contre ce que M. Leroy-Beaulieu a si bien appelé "les doctrines de haine".

x x x

Puis M. Montpetit déplore le peu d'attention que l'on donne au Canada, aux sciences économiques et l'engage fortement ses auditeurs à les étudier s'ils veulent faire quelque chose pour leur pays.

A. S. L.



ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Épargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne

Tél. Est 6431.

La chaussure SLATER
est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"

413 Ste-Catherine Est

Spécialité: pointure étroite.

A. E. BROUSSEAU.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert J. Guenard

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL
TELEPHONE: Bureau Est 5556
Res. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!
TEL. BELL EST 4683.

Amis! N'oubliez pas

MM. H. DESJARDINS & CHARBONNEAU,

1202 RUE ST-DENIS
(Près Mont-Royal)

qui offrent en vente des Sacs de voyages, des Valises et des Articles de Merceries.

(Spécialité: points les plus grands).

Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie?
 Quoi! Tu n'as pas d'amour et du parler de vivre!
 Moi, pour un peu d'amour, je donnerais mes jours,
 Et je les donnerais pour rien sans les amours.
 La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
 Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

A. de MUSSET.

POUR MON FILS, LORSQU'IL AURA VINGT ANS

Elle m'avait dit de l'attendre entre cinq et six au coin: nous devions nous rencontrer là "par hasard"—j'ai dit "par hasard", car de nos jours, si les jeunes filles consentent parfois à donner des rendez-vous, elles veulent qu'on y mette des formes—ainsi donc, notre rencontre devait être un des heureux effets du hasard, un soir qu'elle m'avait dit de l'attendre entre cinq et six, au coin... et j'attendais.

La pluie,—une pluie fine et glacée—tonhait lentement comme par distraction, et m'étant intéressé à faire en quelque sorte l'inventaire de ce que contenait une des vitrines de la pharmacie Lecours, je vis dans un miroir que mon chapeau de feutre tout ruisselant d'eau, était clair et luisant comme la canne de Baril.

Le temps était si attristant que je devins mélancolique et comme je n'avais pas même un pâle "trente-soixante" en ma possession, je devins philosophe et rendis de la bride à mon imagination.

Autrefois me disais-je, il y avait de l'autre côté de la rue, un magasin de musique: M. Hurleau y vendait des pianos; aujourd'hui, au même endroit on débite de la crème à la glace et des bonbons...

N'est-il pas affligeant de voir ainsi le goût des choses de l'art reculer devant la gourmandise, et un temple de la musique se transformer en restaurant?

Un air de "rag time" venant je ne savais d'où, me fit tourner la tête du côté sud-ouest de la rue Sainte-Catherine; et je me rappelai qu'un autre restaurant, il n'y a pas bien longtemps s'établissait là, prenant ainsi la place d'une pharmacie: cette fois, ce fut au tour de la science—science humanitaire s'il en fut jamais—de la science médicale de reculer, et c'est ainsi que s'effritait le bon goût de notre population, la salutaire solidarité de ceux d'autrefois, et que notre quartier latin devient peu à peu un centre de mercantilisme vulgaire...

La pluie se faisant plus froide et plus abondante, je m'abritai autant que je le pus, sous un auvent...

Il me vint alors à la mémoire, que lorsque j'allais au collège, je m'arrêtais souvent devant l'établissement de livres que M. Fauchille, un libraire qui a dû s'éloigner lui aussi—faisait dans sa vitrine, précisément à l'endroit où se trouve aujourd'hui le "Passé-Temps".

C'était une véritable jouissance pour moi d'aller trois ou quatre fois par semaine, m'informer chez le libraire en question, pour connaître les volumes les plus récemment arrivés au quartier. Un théâtre de vues animées occupe maintenant cette place...

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un auto m'éclaboussa d'eau sale et de boue en passant; je demeurai impassible et ne bronchai pas: j'avais si froid aux mains que je ne voulais pas me déganter et sortir mon mouchoir pour tenter de faire disparaître l'injure qu'on avait ainsi faite à mon habit. L'horloge du coin marquait six heures et, comme soeur Anne "je ne voyais rien venir".

Un étudiant qui venait d'assister à un cours, me demanda si je ne voulais pas aller au "Gayety" avec lui ce même soir.

Je lui répondis que non et poursuivant le fil de mes idées de tout à l'heure je me rappelai que les universitaires d'il y a quelques années avaient un cercle d'étude appelé "Le Soc" et qu'il s'y faisait des conférences intéressantes et instructives: le goût dépravé des étudiants l'a laissé tomber, on fréquente maintenant les théâtres anglais; c'est idiot, mais c'est comme cela.

Les hommes de profession actuels, les étudiants d'autrefois, nous parlent avec attendrissement de leur passage à l'université et avec enthousiasme du quartier latin d'antan:

"Ah! c'était le bon temps alors!" disent-ils. Nous-mêmes, d'ailleurs, nous célébrerons dans dix ans d'ici, notre vie universitaire présente et nous trouverons à redire de ceux qui nous aurons succédé; et dans cinquante ans, nos fils diront aux étudiants qui leur

seront contemporains: "Ah! si vous aviez connu le quartier latin de 1940!" comme nous leur aurons dit: "Ah si vous aviez connu la vie universitaire en 1913!"

Rendu là de mes pensées, je m'aperçus que tous les parapluies étaient fermés, qu'il ne pleuvait plus, et, en regardant au firmament je vis même une étoile qui risquait un oeil sur la terre. Ceci eut pour effet de me faire revenir de mon pessimisme; après tout, pensai-je, le meilleur temps c'est celui où l'on est jeune, et quel qu'il soit on le regrette toujours plus tard;

Hâtons-nous, hâtons-nous! Notre vie, ô [Théone, Est un cheval ailé que le Temps éperonne; Hâtons-nous d'en user.

A peine avais-je fini de me rappeler ces vers de Théophile Gautier, qu'une voix qui m'était bien connue me murmura presque à l'oreille: "Bonsoir Jacques, venez-vous? J'ai tardé un peu; j'ai attendu que la pluie eût cessé pour me mettre en route. Marchons, voulez-vous, je suis bien réchauffée, j'ai pris une tasse de café chaud chez Girardot..."

J'étais mouillé jusqu'aux os et transi de froid; il était au cadran, près de sept heures et j'avais attendu une heure et demie les pieds dans une flaque d'eau.

"Marchons, dis-je, de bonne humeur" et ce soir-là, je fus très gai.

La jeunesse, voyez-vous, n'a qu'un temps, et ceux qui l'ont perdue en disent parfois du mal, mais ce n'est que par dépit car ils donneraient tout au monde pour revivre la leur une seconde fois.

A quoi bon considérer avec envie les temps passés lorsque nous sommes jeunes; l'essentiel n'est-il pas de jouir du présent?

A la fin de la dernière année que l'on doit passer à l'université, dans l'essoulement où l'on est en la grande ville, dans la solitude peuplée d'images du passé que laisse la chambre que des étrangers nous louent au mois, on se prend à songer parfois à tous les chers souvenirs de notre jeune vie qui mettent peut-être quelques larmes au bord des paupières, et notre âme—comme la pierre de Bologne, qui, exposée au soleil lui dérobe ses rayons pour rester lumineuse dans la nuit—en face de ces reminiscences du temps passé, se retrempe tout entière et s'illumine pour rester forte et heureuse dans le cours des ans qui s'en viennent. Et si l'on a su profiter du bon temps, on se dit tout bas, s'efforçant d'oublier ses regrets, son cher chagrin, comme le pauvre Rodolphe, à l'ingrate Mimi, c'est égal, nous avons,

Sans compter les nuits, passé d'heureux [jours; Ils n'ont pas duré longtemps, mais qu'y [faire? Ce sont les plus beaux qui sont les plus [courts.

Jacques HERMIL.

AU FIL DES JOURS...

Chez les E. E. D. Concert-causerie.

Lundi prochain, grâce à l'initiative et au dévouement de leur président Ladouceur, les E.E.D., donneront à la Salle des Promotions, un concert-causerie: M. Edouard Montpetit sera le conférencier.

Je n'ai pas à faire l'éloge de M. Montpetit, et je sais bien que la perspective de l'entendre amènera un auditoire considérable à cette soirée.

La question du "féminisme", qui est on ne peut plus d'actualité, fera les frais de cette causerie.

La partie musicale sera exécutée par notre orchestre universitaire.

L'A. G. E. L. Elections.

Les élections pour l'exécutif de l'A. G. E. L., ont eu lieu lundi dernier.

Vautrin E. E. G. C. a été élu président. Aucoin, vice-président. Joseph Boulay, secrétaire-trésorier.

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 7 AVRIL 1913.

"LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE"

L'HEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 7 AVRIL 1913.

"AS-TU VU LA REVUE?"

CONCERT-CAUSERIE

— A LA —

Salle des Promotions de Laval,

LE 15 AVRIL,

Donné par les E. E. D. et E. E. L.

M. Edouard Montpetit causera.

MM. Arthur Laurendeau, Louis Chartier, A. Lapierre et autres chanteront.

Chez les E. E. M. Retour de vacances.

Depuis quelques jours déjà on voyait errer, comme des ombres en peine, aux abords et dans les corridors de l'Université, des E.E.M., lorsque mardi, ils assistèrent à l'ouverture des cours, dans leur faculté, avec un fracas de pieds heurtés contre le parquet et d'éclats de voix qui se répercutèrent de couloirs dans toutes les parties de l'édifice.

S'entremêlant aux accents plutôt sévères des E. E. D., les E. E. M., sont venus mettre les notes gaies et tapageuses dans l'harmonie qui émane des deux facultés: notes et accords parfois discordants,

"Mais tout ce beau désordre est un effet [de l'art", dirait Boileau.

Euchre-danse.

Lundi le président des E. E. M., Mandeville, accomplira son premier acte officiel: il convie pour le 21 d'avril au soir, les étudiants au euchre-danse annuel des E. E. M.

Une primeur.

Mon bon ami Oscar LeRiche publiera bientôt une réverie musicale calquée sur un sonnet sentimental de son crû, intitulée "La Lyre d'Orphée".

Chez les E. E. P.

On se prépare activement à assurer le succès du concert des chimistes qui aura lieu sous peu.

J. H.

L'Orchestre Universitaire

Laval a maintenant son orchestre symphonique universitaire. Formé depuis près de deux mois, des musiciens de toutes les facultés, il a fait des progrès étonnants. Nous aurons du reste l'occasion de l'entendre aux concerts des Etudiants en Droit et à celui des Etudiants en Pharmacie.

Il comprend 7 premiers violons; 6 seconds violons; 1 alto à cordes; 4 violoncelles; 2 flûtes; 2 clarinettes; 2 pistons; 2 cors; 3 trombones; 1 tuba; piano et batterie, soit environ une trentaine d'instrumentistes.

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

- LE RESTAURATEUR DE LAVAL
 LIBRAIRIE SAINT-LOUIS.
 288, rue Sainte-Catherine-Est.
 J. PONY, 252, rue Saint-Denis.
 274, rue Sainte-Catherine-Est.
 DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est.
 C. A. BOLTE, 208, rue Sainte-Catherine-Est.
 (coin Saint-Denis).
 M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale.
 MM. GUINETTE, SENECAL, St-Denis.
 M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
 M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri.

L'orchestre est sous la direction de M. Robert Tellier, E.E.D.

M. Tellier a déclaré qu'il lui manquait encore des musiciens pour compléter son corps musical. Il lui faudrait au moins trois premiers violons, deux seconds violons, 2 altos à cordes, 2 contrebasses à cordes, 2 hautbois et deux bassons.

C'est pourquoi notre directeur d'orchestre fait un appel pressant à tous les étudiants musiciens qui voudraient se joindre à leurs frères. Qu'ils se rendent, ce soir, au salon, à la pratique qui aura lieu à 7½; ou lundi soir à la même heure et au même endroit.

Etudiants de Laval! encourageons les efforts de notre orchestre et n'allons pas nous désintéresser d'une entreprise en si bonne voie de réussir.

AVIS

Répétition d'orchestre, ce soir, à 7.30 au Salon de l'Université. Que tous s'y rendent sans faute.

Robert TELLIER.



EAU DE RIGA

Les Administrateurs de notre journal jouissent d'une santé excellente, malgré les fatigues résultant de leurs courses chez nos abonnés et chez nos annonceurs. Rien de surprenant. Ils font leurs délices de l'EAU DE RIGA.

Pages oubliées

CONSERVONS NOS USAGES

Chaque race a ses moeurs particulières qui lui donnent un cachet d'intéressante originalité.

Nos compatriotes anglo-saxons et leurs cousins de la grande république possèdent des qualités spéciales que nous admirons et que, pour notre avantage, nous devons tâcher d'acquérir.

Nous avons aussi les nôtres qu'ils ont tout intérêt à s'approprier.

Mais il ne faut pas que, de part et d'autre, nous poussions le travail d'assimilation jusqu'à nous emprunter mutuellement nos défauts et nos ridicules.

Le Canadien-français n'a rien à envier aux autres éléments qui nous entourent, en fait de bonne tenue, et lorsque, après un séjour plus ou moins prolongé au-delà de la frontière, il nous revient transformé, c'est très rarement pour le mieux.

Il n'a souvent réussi qu'à s'adapter les travers de l'étiquette yankee.

Ainsi, pour citer un exemple entre plusieurs, il n'offre plus, dans la rue, son bras à une dame, il l'enlève pour ainsi dire d'assaut en la saisissant au coude, lui remonte l'épaule au point de la faire paraître infirme, et la pousse de l'avant à la manière d'un sergent de police qui la conduirait au poste.

Rien de plus disgracieux que ce spectacle. Jeunes gens à qui la passion de l'originalité fait commettre de pareils infractions aux règles les plus élémentaires du bon goût, renoncez, de grâce! à copier les petits crévés américains dans leurs excentricités inconvenantes, et restez fidèles aux bonnes vieilles traditions de la politesse française.

Vous conserverez ainsi, dans les choses du savoir-vivre, l'originalité de bon aloi, qui vous est héréditaire, et vous ferez preuve d'intelligence et de patriotisme.

F.-G. MARCHAND.

(Mélanges poétiques et littéraires, 1899)

Nos petites enquêtes

MONSIEUR OSCAR LERICHE, POETE

Depuis quelques mois, les poètes canadiens font preuve d'une remarquable activité.

Les volumes se succèdent sans interruption. Après "La Claire Fontaine", c'est "Mon pays, mes amours", que Désilets vient de faire paraître.

Notre représentant, en dépit de son modeste salaire, ne vit pas seulement de pain, comme on le pourrait croire; il aime à déguster quelques bons vers français, après dîner.

Une idée lumineuse lui vint, avant-hier: que nos lecteurs seraient heureux de savoir ce que pense de la poésie canadienne, M. Louis-Oscar LeRiche, qui pince si délicatement notre lyre universitaire.

Inutile de faire la présentation de Louis-Oscar LeRiche. Sa personnalité s'est déjà affirmée, et nos amis de la première heure ont dû lire que qu'un de ses charmants poèmes.

Tout dernièrement encore, ses vers étaient dans toutes les bouches. Une de ses plus jolies poésies, "l'Aurore du Bonheur" (1) fut mise en musique, et publiée dans une revue de Montréal.

— "M. LeRiche, que pensez-vous de la poésie canadienne? demanda notre envoyé spécial.

— "Je crois, répondit sans hésiter notre poète, qu'il faut lui donner l'essor... beaucoup plus large, si l'on veut qu'elle continue à grandir".

Puis, dans une causerie pétillante d'intérêt, il nous donne son appréciation sur certains volumes parus dernièrement. Nous épargnerons à M. Chapman les détails qui le concernent. D'un mot, notre ami LeRiche le définit: "Errare humanum est; perseverare diabolicum".

(1) "L'Aurore du Bonheur", marche à quatre mains. Le "Passe-Temps", 3 mars 1913.

— Note pour Arcadius.— Il s'agit d'une marche à quatre mains; prière de ne pas la prendre pour une marche à quatre pattes.

Mais la critique de notre camarade est empreinte de la plus grande modération. L'esprit de justice a soufflé sur son berceau. Qui sait? Peut-être avant trois ou quatre lunes, affrontera-t-il, lui aussi, le feu de la rampe.

Louis-Oscar LeRiche, comme chacun le sait, à l'Université, est secrétaire de la Faculté de Médecine; et plusieurs cercles importants, dit-on, lui ont confié leurs minutes.

Sur le chapitre des secrétaires, LeRiche nous confie plusieurs petits secrets, et ferme la bouche à quelques rumeurs indiscrettes.

— "Est-ce vrai, M. LeRiche que vos rapports sont en vers? hasarde tout-à-coup le reporter de l'"Etudiant".

— Non, répond Oscar vivement, arrêtez cette rumeur, coupez-lui les ailes. Mes rapports sont en prose, toujours... Si les vers s'y mettent quelque fois, ajoute-t-il avec un sourire, c'est à cause de l'humidité des bureaux".

Tous les vrais poètes ont leur petit manie; LeRiche n'échappe pas à cette loi. Il n'estime pas qu'un poète doive ressentir, ou, au moins avoir déjà senti ce qu'il exprime dans ses vers. Il lui suffit d'avoir de l'imagination, de la sensibilité, de l'esprit d'observation.

— "Comment votre idéal poétique, M. LeRiche, peut-il, sans se froisser, s'accommoder du terre-à-terre de la médecine? Tout le jour couper les chairs d'un cadavre, mettre le scalpel dans les peaux roses; travailler sans cesse dans la matière, cela ne blesse-t-il pas votre délicatesse de poète?"

— Mon cher ami, il y a deux sortes de poésies. La poésie tragique et la poésie sentimentale. La première, plutôt réaliste, peut parfaitement s'accorder avec les entrailles et le sang. Quant à moi, je vous le dis franchement, je préfère disséquer les états d'âme. Mais surtout n'allez pas le dire à mon professeur. Je ne fais pas de chirurgie et je n'ai jamais coupé personne".

Bravo!

Notre ami LeRiche prépare un recueil de vers. Même il nous a lu un sonnet qui a pour titre "La lyre d'Orphée". C'est une réverie de haute volée. Soeur jumelle d'"Aurore du Bonheur", elle sera bientôt mise en musique.

Nous souhaitons un franc succès à l'auteur.

L. V.

Chez nos Vétérinaires

Jeudi dernier, 27 mars, les étudiants en médecine comparée avaient le plaisir de recevoir à l'Université Laval, Monsieur Désilet, étudiant en Agriculture, à Oka.

Une fois de plus, nos futurs vétérinaires prouvèrent qu'ils savent faire les choses, même quand on les prend au dépourvu.

Aussi, sur la proposition du président, M. Turcot, tous les membres du comité de régie, ainsi que leur hôte, se rendirent dans un des vastes salons de l'hôtel Royal, où un dîner somptueux avait été préparé.

Après quelques toasts portés à la santé de l'Ecole d'Oka et de l'Université Laval, tous se mettent à table et font honneur aux mets si bien préparés.

Pendant le repas, M. Ducastel, propriétaire de l'hôtel, aimable comme toujours, généreux comme pas un, eut la délicieuse pensée de nous faire boire quelques coupes de champagne à sa santé.

Inutile de dire que tous s'exécutèrent sans se faire prier davantage.

Enfin, après le repas, M. Désilet remerciait, en termes chaleureux les étudiants en les invitant de se rendre à Oka, puis tous se séparèrent enchantés, des quelques moments passés avec un confrère de là-bas.

J. A. B.

Chez les Etudiants en Pharmacie

Nos chimistes ont décidé de fonder chez eux un cercle d'études et leur Comité de Régie a pris l'initiative de donner un grand concert dont les recettes seront employées à la réalisation de ce projet.

Le concert aura lieu jeudi, 24 avril, à l'Université Laval, dans la Grande Salle de Promotions.

Afin de faire un succès artistique de cette soirée, on a retenu la Choral Plamondon-Michot, si bien connue du Public Montréalais, dont le concert au Ritz-Carlton a obtenu un si écatant succès il y a quelques jours.

Plusieurs numéros seront également donnés par les Etudiants en Pharmacie.

L'Orchestre Universitaire fondée récemment, prêtera son concours et ménage d'agréables surprises aux assistants.

Les billets seront en vente dès la semaine prochaine, dans les principales pharmacies et chez Ed. Archambault, 312 Sainte-Catherine Est, téléphone Est 1842, aux prix de 50c le billet; 75c les sièges réservés.

N.-B.—Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, a accepté de présider le concert.

La galerie est réservée aux Etudiants, moyennant 25 sous chacun.

A l'Association Générale des Etudiants-Laval

C'est lundi dernier qu'eurent lieu, dans la concorde et l'amitié, les élections des officiers du conseil supérieur de notre Association Générale.

Les dix délégués des cinq facultés fédérées se réunirent à 8 heures et procédèrent immédiatement à l'accomplissement de leur mandat. Le choix d'un président d'assemblée et d'un greffier fut l'affaire d'un moment et la discussion commença. Après deux ou trois heures de délibération, les nombreux tours de scrutin donnèrent le résultat suivant:—

Irénée Vautrin.—Président général.

Edmond Aucoin.—Vice-prés.-général.

Joseph Boulay.—Secrétaire-trésorier.

On sait que d'après la constitution qui

nous régit, les présidents des cinq facultés de Laval fédérées se joindront à ces trois officiers supérieurs pour former le bureau de direction de l'A. G. E. L., ou Comité de Régie Général de Laval.

Cette fameuse fédération-Laval existe donc définitivement enfin. Espérons que tous les étudiants se rallieront autour de leurs nouveaux chefs. C'est à cette condition que notre fière Association envisagera l'avenir avec espoir et sérénité.

L'"Etudiant" donnera la semaine prochaine de nouveaux détails sur le but de la "Fédération" et sur les différents projets de ces officiers récemment élus.

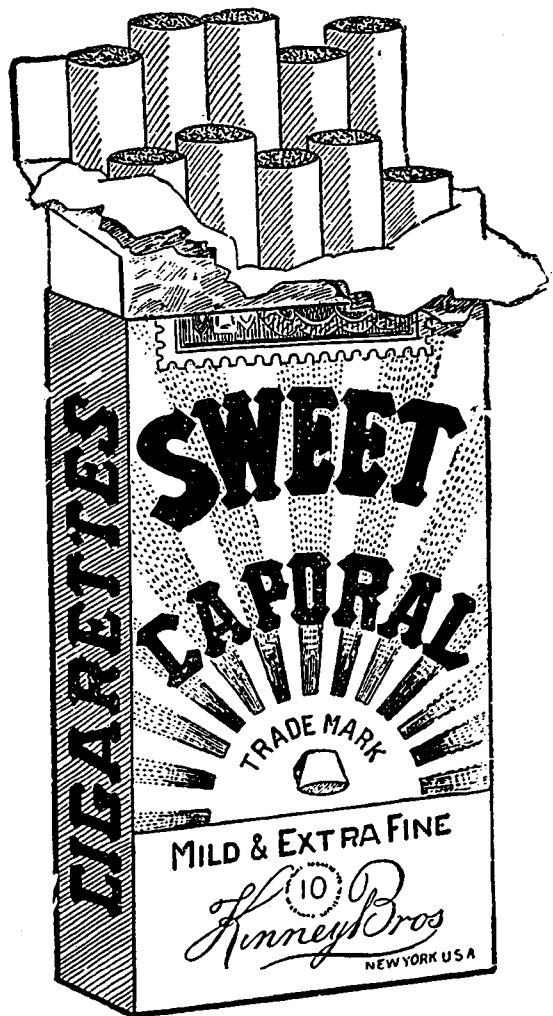
FEDERE.

UN LACHE!

Les journaux viennent de nous apprendre la fin du fameux procès des bandits de l'auto, à Paris. Après des débats sensationnels, six accusés ont été condamnés à mort.

La plupart de ces "chauffeurs", n'ont guère dépassé la trentaine; il en est qui n'ont pas vingt ans.

La seule lecture de leurs méfaits donne la chair de poule. Assassinat, vol, coups, blessures, ces messieurs ont tout essayé, et dans tous les genres se sont montrés fort habiles. Leur audace n'avait pas de bornes. Ils paraissaient d'une énergie de fer. Courageux quand il s'agissait d'assommer une femme ou un garçon de recettes, pour les dévaliser plus à l'aise, ils furent un peu moins crânes quand ils entrevirent la guillotine. Carouy, entre autres, quand il entendit prononcer la sentence de mort, ne put supporter plus longtemps la perspective du châtement. Il se suicida tout simplement, au sortir de la salle d'audience, en avalant une pastille empoisonnée, qu'il cachait dans le talon de sa chaussure. Ce truc du talon creux est bien connu des malfaiteurs qui opèrent près des frontières de Belgique. Ce n'est pas chez Dussault qu'on trouvera de pareilles chaussures. Sa clientèle ne compte que d'honnêtes gens qui savent ce qu'il leur faut.



**"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ."**

Lancet.